

L. M. GOTTSCHALK

Léon Escudier

Extrait de

« *Mes souvenirs, les virtuoses* »,
1868

I

Pour la généralité, tous les pianistes hors ligne se valent ou du moins se ressemblent, et pourtant rien n'est si différent, Chopin ne ressemblait pas plus à Liszt que le pauvre Prudent à Thalberg. C'est une question de caractère, de tempérament, de cœur. Si le style est l'homme, selon Buffon, le caractère est le pianiste. Le clavier n'est que la parole de l'artiste, et Dieu ne la lui a pas donnée pour déguiser sa pensée, mais pour qu'elle s'y reflète et qu'elle en émane, comme de son cerveau. Pour bien apprécier le talent d'un pianiste, il faut avant tout connaître la vie, le caractère, les tendances, les aspirations du musicien. Parmi les rares artistes qui rayonnent dans le firmament si peuplé de l'art, comme de fulgurantes planètes au milieu de myriades d'étoiles de toute grandeur, on doit citer au premier rang Gottschalk. Nous commencerons par raconter, le plus rapidement qu'il nous sera possible, sa vie. Ce sera la moitié de la besogne déjà faite pour apprécier son talent.

Louis-Moreau Gottschalk est né le 8 mai 1829. Gottschalk, dont le nom retentit dans les deux hémisphères, n'a donc que trente-neuf ans. Aux nombreux ouvrages qu'il a composés, aux ovations non discontinuées qui le suivent sur son passage comme un sillon lumineux, on croirait qu'il s'agit d'un vieillard.

Gottschalk est né à la Nouvelle-Orléans, de Marie-Aimée de Bruslé et d'Edouard Gottschalk. Son bisaïeul maternel, le comte Antoine de Bruslé, colonel de cavalerie sous Louis XV, était gouverneur à Saint-Domingue, lors de l'insurrection des nègres qui eut lieu vers la fin du siècle dernier. Après avoir, à la tête des troupes coloniales, lutté bravement contre les insurgés et vu périr sous ses yeux sa femme et presque tous ses enfants, il fut traqué dans les bois par ses anciens esclaves, et parvint à s'échapper, grâce au dévouement d'une vieille mulâtresse, une espèce de sorcière, qui lui fit traverser, nuitamment, le camp des insurgés. Son fils aîné, le comte Camille de Bruslé, et sa femme gagnèrent à la nage, et sous le feu de ceux qui les poursuivaient, une goélette anglaise qui longeait la côte, et émigrèrent à la Nouvelle-Orléans.

Edouard Gottschalk, jeune Anglais, docteur es sciences de l'Université de Cambridge, que l'amour des voyages avait poussé vers l'Amérique, se fit présenter au comte de Bruslé, et ne tarda pas à épouser M^{lle} Aimée, sa fille. C'est ainsi que Gottschalk se trouve être créole.

Les premières années de notre artiste se passèrent sur les bords du lac Pontchartrain, à la Pass Christian, alors habitée seulement par les restes d'une tribu indienne. D'une santé frêle et délicate, d'une nature tendre et mélancolique, poète par instinct, son imagination s'exalta au milieu de cette poétique solitude. Il errait à l'aventure, pendant des journées entières, dans les savanes. Parfois, après l'avoir longtemps cherché, on le trouvait, seul, assis sur un tertre, au milieu du *bois des Indiens*, que la tradition disait être le tombeau de toute une tribu massacrée par les Espagnols ; il écoutait, ravi, les mystérieuses harmonies de la forêt, ces vibrations de harpes éoliennes que le souffle du vent fait passer dans les airs. Il croyait, sans doute, entendre chanter comme des voix vagues et inconnues au fond de son cœur. Ce fut le premier germe de ces ravissantes mélodies qui devaient plus tard le signaler au monde musical comme le privilégié de la Muse.

Bercé par les chants nègres, nourri de légendes créoles, tourmenté de l'amour du beau, du poétique, du mystérieux, déjà à l'âge de quatre ou cinq ans il cherchait, sans maître, à formuler sur le piano quelques-unes des mélodies qu'il entendait; et, le soir, les Indiens, séduits par les sons étranges qu'il tirait de « la grosse boîte, » se pressaient en foule à la porte de la case, tout émerveillés du savoir du *petit blanc*.

Quittons l'enfant, arrivons au concertiste. Gottschalk donne son premier concert, pour les pauvres, à sept ans... Et nous voulions quitter l'enfant! Passons quelques années. A dix ans, il composa plusieurs études où se révélait déjà un sentiment délicat de mélodie.

Bien que l'aisance dans laquelle vivaient ses parents éloignât de leur esprit d'en faire un artiste, son penchant pour la musique ne fut point contrarié. Nous nous empressons de noter ce détail, car il est assez rare. La plupart des artistes hors ligne ont été entravés dans leur penchant par la volonté de leurs parents. Tel musicien devait être un avoué ou un notaire, tel autre entrer dans la bureaucratie ou faire la banque. Il en a, du reste, été ainsi depuis l'époque à laquelle vivait Dante. Le sombre gibelin flétrit énergiquement cette manie dans son divin poème :

Ma voi volgete alla religione
Tal ch'era nato a cingere la spada,
E fate un re d'un uom ch'è da sermone.

Le général Jackson, alors très-âgé, désire, revoir, avant de quitter le monde, le théâtre de ses grandes victoires sur les Anglais. La Louisiane, voulant honorer le héros septuagénaire, organisa une garde d'élite, composée des petits-fils de ceux qui s'étaient distingués à la bataille du 8 janvier 1832. Louis Gottschalk fut nommé lieutenant. Le vieux général, attiré par le minois charmant du petit officier, le prit sur ses genoux, l'embrassa plusieurs fois et lui prédit la plus brillante carrière. Il ne se trompa que sur un seul point : il croyait voir en lui un futur maréchal ; ce n'est que dans l'armée des pianistes que Gottschalk a conquis son bâton.

Si les progrès du jeune créole étaient remarquables, sa mémoire tenait du prodige pour la musique, car il apprenait en un ou deux jours des centaines de pages ; mais elle devenait tout à coup rebelle lorsqu'il entrait dans le domaine de la littérature. Piqué des remontrances de son professeur, il se fit un système de *mnémotechnie musicale*. De même que messieurs de Port-Royal mettaient en couplets les règles de la grammaire latine et de la prosodie, de même Gottschalk trouva le moyen de faire de la mélomanie lyrique appliquée à l'histoire et à la géographie. C'est ainsi qu'il mit *l'Art poétique*, de Boileau, en 12/8 et l'apprit par cœur. Bientôt il fut le premier de sa classe. — Pourquoi donc ce charmant égoïste n'a-t-il pas révélé le secret de sa curieuse méthode?

Son père s'étant décidé à l'envoyer à Paris pour y compléter ses études, le jeune Gottschalk partit pour la France en 1841. Son premier maître de piano fut M. Charles Halle, à qui succéda bientôt M. Camille Stamaty. L'éminent professeur, devinant de prime abord qu'il avait affaire à une nature d'élite, se consacra avec un dévouement rare au développement des facultés de son élève. N'en trouve pas qui veut, et aussi souvent qu'on veut, de pareils disciples !

En 1844, nous rencontrons Gottschalk donnant, dans les salons de Pleyel, une soirée privée à laquelle assistaient toutes les illustrations parisiennes ; Chopin était du nombre. Après le *concerto en mi mineur*, joué par le jeune virtuose avec un talent remarquable, l'auteur des *Polonaises* courut à lui, et, le prenant dans ses bras : — Bien, mon enfant, lui dit-il, bien; embrassez-moi, encore, encore ! — Gottschalk en fut tout ému.

Un an après, il composa, pour la fête de sa mère, les deux ballades d'Ossian, dont Chopin faisait le plus grand cas, et qui, sans atteindre à la popularité des autres œuvres de Gottschalk, sont cependant rangées, par les musiciens les plus experts, parmi les compositions les plus originales et les plus poétiques.

En 1845, — il n'avait pas encore seize ans alors ! — il composa *la Bamboula, le Bananier, la Savane, la Moissonneuse, la Danse ossianique*. Ces belles pages, d'une couleur chaude et poétique comme

des soleils couchants des Tropiques, ne devaient être publiées que trois ou quatre ans plus tard, en 1848 et 1849, lorsque le public avait déjà consacré le talent du jeune musicien. Son maître de composition, le professeur Maleden, s'étant dévoué à lui avec une sollicitude presque paternelle, contribua plus que tout autre à développer son admirable talent mélodique, si rare, hélas ! chez les virtuoses amoureux des *difficultés*.

À dix sept ans, Gottschalk s'exprimait en anglais, en français, en espagnol et en italien avec une égale facilité. Il lisait Virgile, traduisait Dante, récitait *les Orientales*, de Victor Hugo, parlait l'espagnol comme Gil-Blas, et s'inspirait dans le poème d'Ossian des nuageuses rêveries de la poésie scandinave. Sa douce mélancolie, sa tendresse malade le préparaient mal au combat de la vie.

Une première affection malheureuse faillit compromettre son existence. Les médecins, fidèles à l'aphorisme d'Hippocrate, « *Muta caelum in quo aegrotasti*, » lui conseillèrent de voyager. Des revers imprévus de fortune éprouvés par son père le décidèrent à embrasser définitivement la carrière artistique; —ce qui prouve encore une fois qu'à quelque chose malheur est bon, et qu'on a souvent tort de contrecarrer la vocation des enfants.

Il ne fut pas difficile à Gottschalk de mettre sérieusement à effet sa résolution. Ses succès dans les salons avaient été immenses. Sa grande distinction native, sa physionomie intéressante, qui rappelait un peu celle de Chopin, et son esprit cultivé, sans parler de son admirable talent musical, lui ouvraient au large toutes les portes. Ses premiers concerts (1848) furent des triomphes. Berlioz l'appela en plein *Journal des Débats* « le poète du piano. »

Une femme d'un grand talent d'appréciation, M^{me} Mennechet de Barival, écrivait : « Gottschalk n'est pas seulement un grand pianiste, c'est aussi un poète, un rêveur, qui exprime par les sons les sentiments les plus exquis, les émotions les plus tendres. »

Ses compositions, dont la forme était aussi nouvelle que la pensée en était originale et saisissante, firent en six mois le tour de l'Europe.

En 1849, retiré dans un petit village de la Suisse, Gottschalk se reposait, loin des bruits du monde, des fatigues de l'hiver précédent; mais l'artiste ne s'appartient pas. La grande-duchesse de Russie, alors à Genève, voulut connaître le jeune pianiste et l'appela près d'elle. Comblé de marques de distinction, il visita, en y donnant des concerts, la Suisse et la Savoie. A Yverdon, sa charité inépuisable lui inspira l'idée de contribuer à la fondation d'un asile pour les vieillards. Comme Amphion, il le construisit au son de ses cordes.

De retour à Paris, il joua, en 1850 et 1851, en plus de 75 concerts. Le *God save the Queen*, la *Chasse du jeune Henri* parurent à cette époque. Lié d'une étroite amitié avec M. Pleyel, qui l'appelait « le successeur de Chopin, » il recevait de cet ami fidèle de Chopin les conseils les plus éclairés.

Invité par la reine d'Espagne, il se rendit à Madrid, et marqua chacune de ses nombreuses étapes par un concert, qui était à son tour marqué par une ovation. Il fit la route de Paris à Madrid au bruit enivrant des bravos et des applaudissements. À Bordeaux, on lui offrit une couronne. Pour répondre à l'accueil plus qu'amical que lui fit monseigneur Donnet, il fit don de 2,000 francs aux hôpitaux. A Bayonne, nouvelle ovation, nouvelle couronne. A Bilbao, les autorités espagnoles vinrent le féliciter à son arrivée. A Madrid, enfin, il fut reçu dans leur intimité par Leurs Majestés, et fut invité aux bals de la cour. Son nom ne tarda pas à devenir populaire. Le célèbre toréador Chiclanero lui lit don de l'épée de Montés. La musique du régiment de la reine lui donna une sérénade aux flambeaux. La reine Isabelle le fit chevalier de son ordre et lui envoya les insignes en diamants. A Valladolid, le comte Pierro lui fit passer en revue le célèbre régiment de Farnesio. Le gouverneur de la Vieille-Castille vint le recevoir en personne, et une députation d'étudiants lui fit les honneurs de la ville. L'infante Dona Josefa lui fit présent de magnifiques diamants et donna en son honneur des fêtes splendides... Nous nous arrêtons, fatigués, de résumer, d'après les feuilles espagnoles que nous avons sous les yeux, les incidents du séjour en Espagne de l'illustre virtuose. Mais, parmi ces incidents, il en est un dont le mystère n'a jamais été éclairé et qui faillit être fatal au musicien. En tout cas, il interrompit brusquement la série des

triumphes du brillant virtuose. Un soir, après un concert où il avait passionné, enthousiasmé l'auditoire, un inconnu, — un élève en médecine, a-t-on dit,— s'approcha de Gottschalk, et, lui saisissant la main droite, la lui tordit au point de lui casser les trois phalanges d'un doigt. Une ankylose s'étant déclarée au bout d'un mois, on désespéra de lui rendre l'usage de la main. L'infante Dona Josefa, touchée de ce malheur, fit appeler les plus célèbres chirurgiens. L'un d'eux fit à l'intéressant malade une opération aussi douloureuse que salutaire et habile, et dont le résultat fut de permettre à Gottschalk de retourner au clavier au bout de huit mois.

Ayant repris sa carrière si cruellement interrompue, un premier concert fut donné au profit de l'hôpital de la princesse. Il envoya, en outre, une somme de 15,000 réaux aux maisons de bienfaisance de Madrid. Déjà l'asile de Bilbao avait eu sa part de munificentes charités de Gottschalk. A Séville, il reçut l'hospitalité de monseigneur le duc de Montpensier, qui ajouta à cette hospitalité un présent vraiment princier. De retour à Madrid, il donna quatre concerts, où il exécuta, avec les neuf premiers pianistes de l'Espagne, la grande symphonie nationale *le Siège de Saragosse*. Toute la cour y assistait. Le peuple madrilène lui offrit une couronne d'or avec ces mots gravés : « *A Gottschalk, le peuple espagnol.* » C'est presque le suffrage universel.

Après avoir visité toute l'Espagne, et y avoir laissé les plus brillants souvenirs, Gottschalk s'apprêtait à partir pour le Portugal, où l'appelait la reine Dona Maria, lorsqu'il reçut une lettre de son père qui le mandait en Amérique.

Il lui fut impossible, en passant par New-York, de ne pas y donner un concert, mais il n'en donna qu'un seul, impatient qu'il était de revoir sa chère Louisiane.

Elle avait envoyé à l'Europe un enfant, l'Europe lui rendait une célébrité.

Nous allons maintenant le suivre dans sa belle patrie.

II

Comme Anthée, qui, en touchant la terre, sa mère, y puisait de nouvelles forces pour la terrible lutte, notre jeune artiste, en mettant le pied sur la terre natale, redoubla d'activité, de courage et d'entrain. Ce fut presque une entrée triomphale que celle de Gottschalk à la Nouvelle-Orléans. Les autorités de la ville, les francs-maçons, tous les musiciens de la Louisiane, des milliers de citoyens le reçurent, l'accompagnèrent processionnellement et lui offrirent une grande médaille d'or. Les dames de la Nouvelle-Orléans se cotisèrent pour lui faire présent d'une superbe garniture de diamants. Il donna un concert, et la recette s'éleva à 18,000 francs. En avons-nous beaucoup à Paris qui atteignent ce chiffre fabuleux?

Mais, même au sein de la patrie, l'artiste ne s'appartient pas. Le voilà en quête de nouveaux rivages. Eh non ! il ne les cherche pas. Il y est poussé par la force des choses, par son talent, par son renom ! Il doit obéir à une injonction, deux fois puissante, d'une femme et d'une reine. Pendant son brillant séjour en Espagne, on lui avait parlé de Cuba, cette perle des Antilles. La reine Isabelle l'avait chaleureusement recommandé au capitaine général de la Havane. Invité par celui-ci à visiter l'île de Cuba, il s'y rendit, et ne tarda pas à devenir l'idole des Havanais, et aussi des Havanaises. On le nomma membre honoraire de tous les lycées de l'île.

Mais New-York, qui n'avait fait que goûter à peine du fruit délicieux, s'impatientait en attendant de pouvoir y mordre à belles dents. On écrivait lettres sur lettres à Gottschalk. On avait déjà manifesté le vif désir de l'avoir encore quand il était à la Nouvelle-Orléans. Seulement, comme l'artiste était dans sa ville natale, New-York n'osait pas trop insister. A la Havane, ce fut différent. — Comment, se disait-il, négliger la capitale des États-Unis pour s'oublier dans les charmes enivrants d'une île des Antilles ! Les

lettres devinrent tellement pressantes, que force fut à Gottschalk de se rendre à une invitation, pour laquelle un refus, même un plus long retard, eût été blessant.

C'était l'année 1855, une des plus belles et des plus productives pour notre pianiste. Il sut dédommager généreusement New-York de tout le temps qu'il l'avait fait attendre. Ce fut dans une enceinte hospitalière, et pendant cette belle année 1855 qu'il publia la plupart de ses meilleurs ouvrages : *le Chant du Soldat, le Banjo, the Last Hope, la Marche de nuit, la Jota aragonesa, Jérusalem, les Souvenirs d'Andalousie, la Valse poétique*, sont de ce nombre.

De 1855 à 1856, il ne donna pas moins de quatre-vingts concerts dans la seule ville de New-York, et le quatre-vingtième fut aussi brillant que les premiers !

Il était heureux ! L'était-il ? Non ; quelque chose lui manquait. Ce n'était pas la fortune, ce n'était pas la gloire ; l'or, on lui en prodiguait à pleines mains ; les applaudissements éclataient sur son passage. Ce qui lui manquait, c'était le soleil de ses contrées tropicales. Les hivers du Nord convenaient aussi peu à sa frêle constitution qu'à sa nature poétique. Il voulait s'enivrer de lumière, il avait besoin des tièdes caresses de la douce atmosphère du Midi.

Il repartit cette fois avec Adelina Patti, cette adorable enfant, qui n'avait alors que quatorze ans, et qui l'est encore aujourd'hui, enfant, à vingt-trois. Il retourna à Cuba, visita avec elle la Havane, Santiago de Cuba, Puerto-Principe, Puerto-Rico. Puis l'hirondelle revint à son nid ; Adelina Patti retourna à New-York ; Gottschalk se laissa aller à une flânerie intelligente, qui est le partage des âmes d'élite.

« Ainsi poussé vers de nouveaux rivages, » comme dit l'immortel auteur du *Lac*, il ne cessa pas de jeter aux airs ses accords mélodieux. Il composa ainsi *Colombia, Manchega, la Marche solennelle, les Yeux créoles, la Chute des feuilles, la Gitanilla, Minuit à Séville*, etc.

Ce fut alors plutôt une pérégrination de poète qu'une tournée de virtuose. Il donna, il est vrai, par-ci, par-là, quelques concerts, s'arrêtant où un beau paysage le frappait, où un site délicieux le fixait. Il se plongeait volontairement, pendant des mois entiers, dans une solitude complète, ainsi qu'il lui arriva au Matouba, où il s'arrêta de 1857 à 1858.

C'est dans une cabane perdue au bord d'un cratère éteint au sommet de la plus haute montagne de la Guadeloupe que, seul, avec un vieux nègre, son Kaleb fidèle, il passa, écrivit-il, la plus belle année de sa vie. C'est le propre de toutes les natures poétiques, de tous les esprits délicats de rechercher cette solitude, source de la rêverie, où l'âme se replie sur elle-même, et où l'on croit être deux tout en étant seul.

C'est de Matouba que sont datés *le Fantôme de bonheur, Printemps d'Amour, Polonia*, et ce délicieux petit poème *Pastorella e Cavalière {Bergère et Cavalier}*, qui a fait le tour de l'autre monde.

A la Martinique, à la Trinidad, à Saint-Thomas, où les loges maçonniques lui donnèrent un banquet princier, il fut tour à tour fêté par les admirateurs de son magnifique talent et béni par les pauvres, à qui son nom ne fut, en aucun temps, en aucun lieu inconnu. Ils avaient toujours leur part dans la riche moisson de l'artiste.

La Havane l'attirait sans cesse. Jamais Gottschalk n'effacera de son cœur le souvenir de l'affectueux accueil qu'il reçut des Havanais. De retour dans cette ville, le capitaine général le nomma directeur des musiques civiles et militaires de l'île, et mit à sa disposition un vapeur de l'État.

Gottschalk organisa alors un grand festival, dans lequel huit cents musiciens exécutèrent sous sa direction sa belle symphonie *la Nuit des Tropiques*, une cantate triomphale, une ouverture, et des fragments d'un opéra que nous entendrons un jour ou l'autre à Paris, mais lorsque l'Amérique aura épuisé pour lui tout son enthousiasme, lorsqu'il sera lui-même fatigué de ses innombrables succès.

Les triomphes que Gottschalk avait remportés dans les Antilles avaient eu trop de retentissement aux États-Unis pour ne pas éveiller la convoitise des impresarii.

Max Strakosch partit pour la Havane, s'empara de Gottschalk et l'engagea pour une tournée dans les États de l'Union, alors sur le point de se scinder ; c'était en 1860. Depuis trois ans la série interminable

et jamais trop nombreuse des concerts donnés par notre incomparable pianiste, n'a pas cessé d'être pour les impresarii et pour lui-même une recette quotidienne de dollars et de couronnes. Oserons-nous ici dire le chiffre (des concerts et non pas des dollars)? Libre au lecteur de ne pas le croire ; mais ce chiffre est de neuf cents !

Nommé membre de l'*American Institute*, acclamé par l'Amérique tout entière comme son premier musicien, comblé d'honneurs et de richesses, honoré par des actes de dévouement civique et de tendresse filiale qui appartiennent à la vie privée de l'homme, mais dont le secret a transpiré et rejaillit, en leur donnant un nouveau lustre, sur les nobles qualités du virtuose compositeur, Gottschalk reviendra un jour, nous l'espérons, à Paris, qui l'a consacré artiste aux débuts de sa carrière, et qui le réclame à bon droit, aujourd'hui que son talent mûri par l'âge et l'expérience est arrivé à l'apogée de sa gloire.

Réussirons-nous maintenant à donner, non pas à ceux qui ont entendu Gottschalk, mais à ceux de nos lecteurs qui n'ont pas eu ce plaisir, un aperçu, si incomplet qu'il soit, de son talent ? Nous allons l'essayer.

Qu'on remarque, d'abord, que rien n'est si difficile, dans l'art, que de trouver des cadres nouveaux, des dispositions originales et d'un tour imprévu. Gottschalk a ce rare mérite qu'il ne s'est point asservi aux formes que ses devanciers lui avaient léguées. Il sut même échapper à l'influence de Thalberg, au moment où tous les pianistes s'étaient affolés des traits en arpèges et des variations de la prière de *Moïse*.

Plus rapproché de Chopin, qu'il rappelle par diverses facettes de son caractère, voire de son physique, plus rapproché de Field et de Weber par son âme d'artiste que des virtuoses de l'école de Liszt ou du grand novateur qui a nom Thalberg, il chercha tout d'abord à impressionner son auditoire par des combinaisons rythmiques dont on n'avait point jusqu'alors essayé.

Mais, artiste d'une nature essentiellement aristocratique, il ne pouvait se contenter de briller par le plus vulgaire des éléments constitutifs de la musique. Il eut donc soin de relever encore ses fantaisies par des harmonies fines, délicates, ingénieuses, et de ne s'arrêter qu'à des pensées vraiment originales.

Poète avant tout, il excella surtout dans la peinture des contrées et des mœurs créoles. Ainsi, pour qui connaît l'Amérique, il est impossible, en écoutant *le Banjo* ou *la Danza*, de ne pas voir des nègres se balancer et se dandiner en cadence. Ces morceaux sont des plus caractéristiques qu'ait écrits Gottschalk. On y trouve ces dispositions rythmiques dont nous parlions tout à l'heure et d'une tout autre nature que celles du *Bamboula*, de la *Manchega* ou de *Bergère et Cavalier*.

Gottschalk chercha — et trouva — volontiers de brillants effets dans l'échelle des sons les plus aigus ; on pourrait même lui reprocher parfois d'abuser de la partie haute du piano. Mais quand il est inspiré, — et il l'est si souvent! — quel parti ne tire-t-il pas des sons argentins des octaves supérieures?

La Marche de Nuit et *les Murmures éoliens*, à défaut d'autres morceaux qui les valent, en offrent des exemples remarquables.

Quant à ses traits, — traits qui lui sont tout à fait propres, et toujours d'un goût irréprochable, — on ne peut y rencontrer cette uniformité dont la plupart des disciples de Thalberg se sont rendus coupables. Les siens ont une variété prodigieuse : ils font songer tantôt aux vibrations lointaines d'une harpe éolienne, tantôt à d'éclatantes fusées, tantôt encore aux sonorités multiples d'un orchestre puissant.

Point de mièvrerie dans son jeu, la grâce s'accordant à la vigueur, la délicatesse du détail ne nuisant pas à l'ensemble de la masse.

Avec ses doigts d'acier, l'étonnant pianiste obtient d'un clavier tous les sons qu'il lui demande. Il se complaît particulièrement dans les demi-teintes, qu'il rend avec un charme indicible.

Le clavier est pour Gottschalk une palette vénitienne, le gosier d'une cantatrice, la parole musicale et colorée d'un poète.